

questions
de communication

Questions de communication

14 | 2008

Moteurs de recherche. Usages et enjeux

Marie-Ève Thérenty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Poétique, 2007, 408 p.

Catherine Gravet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1570>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 358-361

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Catherine Gravet, « Marie-Ève Thérenty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1570>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Marie-Ève Thérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. Poétique, 2007, 408 p.

Catherine Gravet

RÉFÉRENCE

Marie-Ève Thérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Éd. Le Seuil, coll. Poétique, 2007, 408 p.

- 1 C'est avec beaucoup d'enthousiasme et de compétence que Marie-Ève Thérénty, professeur de littérature française à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, expose le résultat de ses recherches dans un domaine encore neuf : les rapports entre littérature et écriture journalistique au XIX^e siècle. Les actuelles études de journalisme font trop souvent oublier que les journalistes étaient alors de véritables écrivains (parfois des hommes politiques), les exemples illustres ne manquent pas, de Stendhal à George Sand en passant par Alexandre Dumas qui ne crée pas moins de sept journaux et revues, de 1848 à 1868. À partir de 1860, la multiplication des rubriques et la quasi-industrialisation de la presse diminuent peut-être le rôle des écrivains mais, en France, la tradition du quotidien littéraire perdure.
- 2 Trois données intéressent particulièrement l'auteure : d'abord, la littérisation, certes ambiguë, du quotidien, avec cette sorte d'osmose qui s'établit entre littérature et journal. À cela s'ajoute la mission particulière – sociologique, politique, esthétique – attribuée à la fiction dans le quotidien, dont l'une des conséquences est la valorisation du genre romanesque (roman naturaliste, roman policier...); une autre conséquence est la dépolitisation de certains journaux – mouvement que la guerre de 1870 inversera. La troisième thèse majeure de l'auteure concerne le changement de paradigme entre le

journaliste des années 1830 et celui des années 1880, le passage du chroniqueur, de l'échotier au fait-diversier, au grand reporter, à l'interviewer : au fur et à mesure que le journaliste témoigne et informe plus qu'il ne raconte, sa promotion sociale est assurée, de même qu'il se rapproche des pratiques de ses collègues anglo-saxons. Le journal à la française est littéraire et cette spécificité ne subsiste que si son directeur le veut. Sauf dans les journaux mondains (*Le Gil Blas*, *Le Figaro*...), le reportage prendra inexorablement le pas sur la chronique. Sans doute les grands reporters ou interviewers revendiqueront-ils cependant l'étiquette d'homme de lettres.

- 3 L'analyse, diachronique (1830-1914), se limite fort judicieusement aux quotidiens parisiens, véritable laboratoire poétique, quotidiens à gros tirage ou ayant fait preuve d'originalité en matière poétique. C'est en trois grandes parties que s'articule également le livre : « La Matrice médiatique » avec ses quatre règles, périodicité, collectivité, effet-rubrique, actualité (pp. 47-120) ; « La Matrice littéraire de la presse » – fiction, ironie, conversation, écriture intime – (pp. 121-206) et « Les Genres journalistiques » qu'autorise la combinaison des deux matrices : chronique, reportage, fait divers, interview (pp. 207-352). L'ouvrage se termine par une conclusion (pp. 353-370), une abondante bibliographie (pp. 371-389) et des index des personnes et des périodiques (pp. 391-401). Le rythme régulier de parution des quotidiens (qui se complexifie avec la multiplication des éditions sur la journée) scande la vie des Parisiens, change les habitudes des lecteurs comme, surtout, celles des écrivains-journalistes et contraint l'écriture. Ainsi la contrainte feuilletonesque joue-t-elle un rôle essentiel dans l'évolution du récit de voyage ; les notions de temps et d'espace, le rythme s'en trouvent modifiés. Autre conséquence : la tenue du journal intime se généralise.
- 4 Citant Maurice Barrès, « Un journal est la meilleure forme que je sache pour l'exposition de la vérité » (p.63), Marie-Ève Thérénty montre que l'écriture collective, polyphonique, le dispute à la discordance, pour mieux refléter l'opinion publique, et déteint même sur le roman. Le roman épistolaire, collectif (Théophile Gautier, Méry, Delphine de Girardin et Jules Sandeau), *La Croix de Berny, roman steeple-chase* (Paris, Librairie nouvelle, 1855), publié dans *La Presse* en juillet-août 1845, s'oppose ainsi, radicalement et avec originalité, à la célébration romantique du génie solitaire. D'autres types de collaboration (des plus célèbres comme Erckmann et Chatrian, les frères Tharaud ou Rosny, aux plus anonymes, comme l'écrivain arrivé et son secrétaire ou son nègre) voient le jour, favorisées par le monde de l'édition en plein essor. Quant à la « rubricité » ou le « rubricage » qui hiérarchise l'information, garantit une cohérence aux fragments, assure un cadre pouvant évoluer en fonction des responsables ou des événements, elle constitue un intéressant reflet du monde et elle impose une contrainte si forte (visuelle et volumétrique notamment) que le lecteur, l'écrivain ou le secrétaire de rédaction doivent s'adapter.
- 5 Bien entendu, le quotidien est aussi soumis aux exigences de l'actualité, exigences temporelles et culturelles, relativement floues, qui évoluent avec le temps. Que l'on pense aux délais d'acheminement ou que le fait divers n'est pas daté dans la première moitié du siècle, l'on comprendra combien est relative cette notion d'actualité. Mais la « tyrannie » de « la dernière heure » fera par exemple que les articles d'analyse ou débats d'idées disparaissent des quotidiens au profit des revues, ou engendrera de nouveaux intérêts, et donc de nouvelles rubriques, comme les sports ou le carnet mondain. L'écrivain, parfois inquiet, se défend en inventant le conte et le roman « d'actualité » où la fiction rivalise habilement avec l'information. Henri Céard, par exemple, use d'une mise en abyme

ironique quand il met en scène une Mme Duhamain déçue autant par son amant que par son mari : le quotidien qu'ils lisent est décidément trop prétentieux et ennuyeux... (*Une belle journée*. Paris, Charpentier, 1881).

- 6 Après avoir montré comment la littérature pouvait être contaminée par la « matrice médiatique », l'auteure, dans son deuxième chapitre, s'attaque à la « matrice littéraire » qui fournit les journalistes en procédés multiples. Dès 1836, le roman-feuilleton, nouveau genre particulièrement ambigu, mêle fiction et actualité au point de mystifier le lecteur. La fiction s'étend à la chronique, au fait divers, à l'interview, ce qui contribue à une meilleure lisibilité, à plus de plaisir pour le lecteur et donc à de meilleures ventes ; constat qui devrait permettre de réévaluer le statut du roman. Ce que les écrivains introduisent de mieux au sein du quotidien c'est une dimension ironique et subversive. Delphine de Girardin notamment est passée maître dans ce que Marie-Ève Thérénty appelle « l'esprit- Paris », en particulier dans la rédaction de chroniques où s'introduit le micro-événement et l'incongru, pour le plus grand plaisir du lecteur. L'ironie apparaît encore sous forme de « puffisme » (sorte de publicité « pour rire ») ou de parodie : les « chroniquettes » d'Alphonse Allais pour le *Journal* par exemple sont payées un « prix fou » (voir pp. 169-172). Si chroniquer, c'est souvent causer, comme dans un salon ou un café, les conversations se nourrissent de la lecture des journaux et le journaliste, improvisateur et beau parleur, devient héros de roman. Mais le journal se nourrit encore de souvenirs, d'autobiographie, de journaux intimes, de Mémoires d'écrivains ou... de journalistes. L'écriture diariste est encore une façon de plaire au lecteur.
- 7 Le troisième et dernier chapitre de l'ouvrage, sans éviter quelques répétitions, revient en particulier sur cinq genres journalistiques (qui interfèrent parfois entre eux), leurs fonctions, les types d'écriture et leur évolution au cours du XIX^e siècle. Le « premier-Paris », la « tartine », l'article de tête qui sert de tribune à un homme ou un groupe, est longtemps figé dans le moule rhétorique du discours public truffé de lieux communs et considéré comme hautement « périssable ». Il s'élargit, s'ouvre au littéraire, innove peu à peu et deviendra billet ou, dès 1880, éditorial. Entre bavardage et « encyclopédie des Temps modernes », entre passivité et ironie, la chronique fluctue au gré des auteurs et du public, élitiste ou populaire ; simple liste d'événements au départ, elle s'étoffe en adoptant un style mosaïque, en abordant les sujets les plus divers, pour devenir un genre à la mode en France. Né en 1833, le fait divers, souvent proche du canard et issu des almanachs, est apolitique et sensationnel. Les exercices de style comme les nouvelles en trois lignes de Félix Fénéon montrent assez à quel point le quotidien est ce « laboratoire d'écriture ». Dès lors que des services spécialisés sont affectés à sa rédaction, que des journalistes enquêtent sur le terrain et hantent commissariats et tribunaux, on s'achemine vers le petit reportage – qui se différencie du fait divers par sa subjectivité assumée. Le grand reportage, sorte de récit de voyage motivé par l'actualité, est une pratique anglo-saxonne qu'adoptent les Français mais les audacieux correspondants de guerre perdent rapidement leur liberté d'expression quand les ministères constatent les dégâts provoqués dans l'opinion ou les états-majors. L'interviewer est aussi un journaliste de terrain qui va à la source de l'information et rend compte de l'actualité à sa manière. Il rapporte des détails intimes, des réactions, des opinions et peut interroger un ouvrier comme un philosophe, l'interview d'écrivain constituant une catégorie à part en ce qu'il valorise souvent le journaliste au détriment de l'interviewé, et met en scène leur rivalité.
- 8 En somme, Marie-Ève Thérénty a montré que la littérarité ne dépend pas du support et que la littérature perd du terrain face à l'« hégémonie médiatique » (p. 355). Tout en

signalant la place du journal en temps qu'objet dans les romans – chez Balzac par exemple, *Le Constitutionnel* ou *La Quotidienne* deviennent des personnages à part entière de *La Comédie humaine* –, elle invite cependant à relativiser ce constat : la fascination pour la presse peut céder la place au dégoût.

- 9 On notera peut-être quelques erreurs, faciles à rectifier. Ainsi en est-il de l'attribution d'une citation à Léon Bloy alors que la note de bas de page renvoie à Alphonse Daudet (p. 258). Ou encore de l'ordre des chapitres qui annonce en deuxième lieu « L'actualité » (p. 46) alors qu'on trouve à cette place « La collectivité » (p. 61). Et surtout la grande honnêteté intellectuelle de l'auteure qui n'hésite pas à afficher ses doutes concernant des notions comme celle de « Littérature ».
-

AUTEUR

CATHERINE GRAVET